

L'ambiance est à la moralisation. L'outrance de certaines pratiques financières s'est étalée au grand jour et, révélation qui glace d'effroi, le roi est nu ! Horreur, c'est l'avidité qui guidait le monde ! Taxons donc les super bonus des *traders*, interdisons aux banques de jouer au casino avec leurs fonds propres, obligeons les entreprises renflouées grâce à l'argent public à le restituer au plus vite, empêchons les bénéficiaires des aides d'État de délocaliser dès que nous avons le dos tourné ! À bas les parachutes dorés, les retraites chapeau, les administrateurs aux casquettes multiples, les managers qui poussent au suicide leurs salariés !

Le peuple est-il dans la rue ? Le drapeau rouge flotte-t-il sur la Maison Blanche, le 10 Downing Street ou l'Élysée ? Que nenni ! Et pourtant, il n'y a pas si longtemps, les mêmes qui, aujourd'hui, portent haut l'étendard de la moralisation étaient souvent les thuriféraires du libéralisme le plus débridé. État de crise oblige : il faut moraliser, et nos dirigeants politiques rivalisent donc d'ambitions louables. Le capitalisme se meurt, le capitalisme est mort, vive le capitalisme, donc !

Dans cette 99<sup>e</sup> parution, les auteurs y figurant nous proposent une vision du monde plus nuancée que cette approche manichéenne. Quelques pratiques financières peuvent heureusement offrir un aspect plus moral que celles dénoncées ces temps-ci : certains fonds d'investissement protestants préfigurent ainsi, selon les chercheurs qui les analysent pour nous, une évolution de la responsabilité sociale des entreprises anticipant des tendances environnementales et sociales que l'on se plaît à espérer pour demain.

Mais l'essence du capitalisme moderne réside également dans des pratiques, parfois subtilement contraignantes, mais souvent plus brutales, qui amènent les acteurs qui les vivent à élaborer ruses et stratagèmes pour s'y soustraire. On voit ces pratiques à l'œuvre dans les méthodes d'évaluation des individus (aussi mondialisées qu'impersonnelles), dans la flexibilité imposée à des ressources humaines souvent fort dés-humanisées ou dans ces lieux de travail abstraits, se traduisant pour leurs occupants de passage par des frustrations aiguës et des luttes sourdes pour préserver espaces privés et symboles statutaires.

« Les choses n'existent que quand elles sont nommées », proclame Henri Vacquin, témoin vigilant et acteur privilégié des évolutions des entreprises depuis un demi-siècle, dans l'entretien roboratif qu'il a accordé à Bernard Colasse et Francis Pavé. Et c'est également à cette ambition de « bien nommer les choses », afin de les rendre intelligibles derrière le masque des apparences, que s'attache *Gérer & Comprendre* depuis déjà un quart de siècle. Et pour cela, nul besoin de moralisation !

Pascal LEFEBVRE